

Sommaire

Préface à l'édition française	7
Avant-propos	11
1. Technique, philosophie et politique	23
 <i>I. La rationalisation démocratique</i>	
2. Les limites de la rationalité technique	45
3. Le problème de l'action	75
4. Démocratiser la technique	109
 <i>II. Technique et modernité</i>	
5. Les théories critiques de la technique	131
6. La technique et le sens	169
7. La raison impure	191
 Bibliographie	 221

Préface à l'édition française

*(Re)penser la technique*¹ est le résultat d'une rencontre improbable entre le marxisme de l'école de Francfort, la révolution informatique et la sociologie constructiviste de la technique. Mes premiers écrits avaient été influencés par la critique révolutionnaire de la civilisation capitaliste, étendue jusqu'à la critique de sa technologie. Mais dans les décennies qui ont suivi, l'horizon de la révolution s'est estompé au point de disparaître totalement avec l'élection de Ronald Reagan et la désintégration du consensus progressiste qui avait essuyé les attaques radicales des années soixante.

C'est dans le cadre de ce paysage profondément modifié que j'entrepris de reconsidérer les possibilités d'un changement social sous un éclairage nouveau. Les années soixante avaient ouvert la porte à un type de mouvement social bien différent de celui auquel on s'était attendu. Ce qui subsistait de la gauche provenait de mouvances non marxistes telles que le féminisme ou le mouvement écologiste. La société, rejetée en bloc dans les années soixante, faisait maintenant l'objet de critiques concrètes et spécifiques. La pollution industrielle, les techniques d'accouchement, les thérapies expérimentales du SIDA, tout cela était contesté par les nouveaux mouvements sociaux au nom des conséquences de ces techniques sur la vie, la santé et la dignité humaines. Les syndicats, de leur côté, soulevaient des enjeux comparables en luttant contre la déqualification du travail.

1. Le titre original de ce livre est *Questioning Technology*, publié en 1999 chez Routledge à Londres (*NdT*).

Le premier livre que je consacrai à la philosophie de la technique, *Critical Theory of Technology*², se plaçait dans le sillage de Marcuse et Heidegger pour soutenir l'idée que « la technique est une idéologie » et contribue à un système de domination. Je mettais néanmoins l'accent sur un aspect de la position de Marcuse qui n'avait guère été guère relevé, son idée que la politique de la technique repose sur des caractéristiques technologiques contingentes, déterminées par le procès de civilisation, et non pas, comme Heidegger l'affirmait, par l'essence de la technique. Voilà qui suggère que des choix technologiques différents pourraient contribuer à la démocratisation de la société en favorisant le développement de l'auto-organisation *au sein* de la sphère technique elle-même.

Je concluais que partout où les relations sociales sont structurées par la technique moderne, il devait être possible d'y introduire un contrôle plus démocratique et de remodeler la base technique de manière à laisser davantage de place aux compétences et à l'initiative humaines. Et j'ajoutais que si Marx n'avait raisonné de la sorte qu'à propos de la production, c'était parce qu'en son temps, la production représentait le domaine d'application principal de la technique. À mesure que la médiation technique se répand dans toutes les sphères de l'existence sociale, les potentialités ouvertes par la technique se démultiplient en même temps que s'accroissent les contradictions techniques.

Ces réflexions abstraites n'étaient pas seulement le fruit de ma lecture de Marx. Elles résultaient également de l'occasion extraordinaire qui m'avait été offerte de participer à une révolution d'un autre genre, la révolution informatique. En 1982, on me demanda d'aider à la création du premier programme d'éducation *on line*. Bien avant qu'Internet ne soit accessible au public, au Western Behavioral Sciences Institute de La Jolla, en Californie, nous utilisions un réseau d'ordinateurs pour communiquer avec les étudiants dans le cadre d'un important programme d'enseignement. Mon implication dans ce programme me permit d'entrer en contact avec un champ technologique émergent et m'obligea à en apprendre les rudiments techniques. Je pus ainsi constater le rôle de l'action humaine dans la détermination des options technologiques. Dans un tel contexte, l'aspiration démocratique jouait un rôle particulièrement significatif

2. Publié en 1991 (New York, Oxford University Press) (*NdT*).

puisqu'il nous a pour tâche de réinventer l'ordinateur à des fins d'éducation proprement humaines.

À la même époque, la sociologie de la technique connaissait sa propre révolution avec l'apparition des écoles rivales du constructivisme social et de la théorie des réseaux d'acteurs (*Actor Network Theory*) en Angleterre et en France. Quoique attentif à ces débats, je restais réservé face au refus de ces deux écoles de s'affronter aux grands enjeux généraux de la modernité qu'avait soulevés l'école de Francfort. Mais la nouvelle sociologie de la technique avait le mérite de proposer une méthodologie féconde et de fournir, contre la thèse du déterminisme technologique, des arguments puissants en faveur de la perspective d'une démocratisation de la technique. Ce sont ces arguments que j'ai repris dans mes deux ouvrages suivants, *Alternative Modernity*³ et *Questioning Technology*. – J'y évolue d'une position postmarxiste à ce que j'appelle un « constructivisme critique » et j'essaie d'y développer une approche plus empirique de la technique.

(Re)penser la technique opère la synthèse de mon travail antérieur. Il propose une étude philosophique de la technique qui diffère des approches aujourd'hui dominantes dans le champ de l'éthique appliquée. Celles-ci, considérant généralement la technologie actuelle comme une donnée intangible, ne s'interrogent ni sur les conceptions qui ont présidé à sa formation ni sur son évolution. Elles négligent du coup l'éventualité que ce qui se présente sous la forme de dilemmes éthiques individuels puisse être résolu par des arrangements technologiques différents. À mon sens, au contraire, la question axiologique que la philosophie doit poser est celle qui porte sur l'origine proprement sociale des technologies et des systèmes techniques et sur les possibilités que nous avons de les modifier. Cette position débouche directement sur une interrogation essentiellement politique de la nature de la modernité et ouvre à la possibilité d'alternatives au modèle dominant.

3. Publié en 1995 (Los Angeles, University of California Press) (*NdT*).

Avant-propos

Depuis plus de deux siècles, les grands mouvements démocratiques qui visent à instaurer l'égalité entre les classes, les races, les sexes et les peuples, agitent la planète. Tout en élargissant la définition de l'humanité, ils repoussent également les frontières du politique jusqu'à lui faire embrasser une part toujours croissante de la vie sociale. C'est d'abord le champ de la loi qui a été soustrait à l'autorité divine ou royale et placé sous le contrôle des êtres humains. Puis Marx et le mouvement ouvrier ont inscrit la question de l'économie parmi les tâches politiques. Au xx^e siècle, la gestion politique de l'économie est devenue chose couramment admise, puis l'éducation et la médecine se sont ajoutées à la liste des thèmes en débat. En ce début du nouveau millénaire, la démocratie semble prête à franchir une autre étape. Sous l'effet du mouvement écologiste, la question de la technique est maintenant sur le point de prendre place dans le domaine sans cesse élargi des thèmes soumis à l'interrogation démocratique.

Voilà qui marque un changement décisif dans notre compréhension de la technique et de la place qu'elle occupe parmi les concepts propres à la théorie et à la critique. Par le passé, le mouvement démocratique faisait pleinement confiance aux processus spontanés de l'évolution technologique, et il n'y avait que les critiques conservateurs pour déplorer le tribut payé au progrès au nom de la culture. Les Ruskin ou les Heidegger s'affligeaient des effets déshumanisants du machinisme tandis que les démocrates et les socialistes applaudissaient les ingénieurs, qu'ils considéraient comme d'héroïques conquérants de la nature. Cependant, tous s'accordaient à voir dans

la technique une force autonome située en dehors de la société, une sorte de seconde nature affectant la vie sociale à partir du royaume de la raison, où la science trouve également sa source. Pour le meilleur ou pour le pire, l'*essence* de la technique – c'est-à-dire le contrôle rationnel, l'efficacité – était censée régir la vie moderne.

Mais cette conception exclut toute extension possible de la démocratie à la sphère technique. La technique représente le médium de la vie quotidienne dans les sociétés modernes. Tout changement technique majeur a donc des répercussions économiques, politiques, religieuses et culturelles. Dans la mesure où nous persistons à considérer le monde technique et le monde social comme des domaines séparés, ces dimensions de notre existence continueront, sur des points importants, à échapper à toute intervention démocratique. Le destin de la démocratie est donc lié à l'idée que nous nous faisons de la technique. L'objet de cet ouvrage est de penser ce lien essentiel.

C'est une ignorance de même nature qui a lié les hommes à l'éta-
lon-or pendant des siècles et qui maintient l'illusion que la technique serait une force étrangère intervenant dans la vie sociale depuis un autre monde, froid et rationnel. Les forces du marché étaient censées échapper à la volonté des personnes et des nations. On considérait l'économie comme un système quasi naturel obéissant à des lois aussi rigides que celles qui régissent le mouvement des planètes. Il fallut vaincre une résistance idéologique considérable pour découvrir la nature sociale de l'échange. Aujourd'hui, il semble absurde que les sociétés modernes aient abandonné la maîtrise de leur propre vie économique à cette seconde nature qu'elles ont elles-mêmes créée. Cependant, s'agissant de la technique, nous restons dans un asservissement volontaire à une seconde nature qui ne dépend pourtant pas moins de l'action humaine que l'économie. L'émancipation du fétichisme technologique suivra le même cours que l'émancipation du fétichisme économique. Un jour viendra où l'on parlera des machines comme nous le faisons aujourd'hui des marchés.

Dans la mesure où la démocratie met à mal l'autonomie de la technique, la philosophie « essentialiste » de la technique – qui faisait l'objet d'un consensus général – est elle aussi soumise à la question. Le moment est donc venu d'élaborer une philosophie anti-essentialiste de la technique. Il faut en finir avec les généralités sur les contraintes technologiques, la rationalité instrumentale, l'efficacité, l'encadrement et autres catégories abstraites. Je propose ici

une alternative concrète à l'approche qui est celle de représentants influents de l'essentialisme tels qu'Ellul, Borgmann ou Heidegger.

L'essentialisme soutient que la technique réduit tout à des fonctions et à des matières premières. Les pratiques techniques orientées vers un but prennent la place des pratiques imprégnées d'un sens humain. L'efficacité balaie toute autre norme et détermine un processus autonome de développement technologique. De ce point de vue, toute tentative de faire entrer du sens dans la technique apparaît comme une immixtion au sein d'un domaine rationnel ayant sa logique et ses lois propres. Cependant, toute rationnelle qu'elle soit, la technique engloutit ses créateurs, menaçant la survie spirituelle comme la survie matérielle.

Le dualisme méthodologique de la technique et du sens a des implications politiques. D'une part, la technique est censée saper les significations traditionnelles et la communication, et d'autre part, on nous invite à veiller à l'intégrité d'un monde du sens. Comme l'essence de la technique n'est pas affectée par les changements techniques particuliers, la réforme technologique, aussi souhaitable qu'elle soit pour des raisons pratiques, demeure étrangère au domaine des questions philosophiques. Il s'agirait donc de résister à la technicisation universelle en circonscrivant le domaine technique. Mais de telles oppositions sont-elles légitimes en ce début du XXI^e siècle ?

Cette approche me laisse sceptique non pas parce qu'elle affirme l'existence de pathologies sociales liées à la technique, mais parce qu'elle exclut dans son principe qu'aucune action sérieuse puisse y remédier. Pourtant, des changements profonds se produisent dans des domaines comme la médecine ou l'informatique du fait même de la contestation politique et de l'intervention du public. Ces vingt dernières années, le mouvement écologiste a été profondément et très concrètement impliqué dans les problèmes de la technique. Le monde technologique dans lequel nous vivons dans les années qui viennent sera en grande partie le produit de l'action publique. Comment prétendre à l'avance que toutes ces discussions et contestations resteront sans effet, positif ou négatif, sur les problèmes fondamentaux repérés aujourd'hui par les critiques de la technique ?

Il est probable que leur façon de voir reste tributaire de notre culture professionnelle de savants et d'humanistes et du rapport qu'elle entretient avec les cultures techniciennes. Or cette perspective demeure étrangère aux réalités de notre époque. Il y a là une relation culturelle

singulièrement ambiguë. Les disciplines techniques se constituent autour de dispositifs conçus comme fonctionnels par *essence*, et donc comme *essentiellement* tournés vers l'efficacité. Dans la poursuite de cette efficacité, les disciplines techniques font systématiquement abstraction des dimensions sociales de leurs activités. Ces dimensions sont réputées relever des disciplines humanistes ou des sciences humaines. Voilà une division du travail que l'essentialisme accepte. Tout comme les disciplines techniques, il considère les techniques comme des dispositifs orientés vers l'efficacité. La seule différence, c'est que l'essentialisme déplore les conséquences sociales de la technique alors que les disciplines techniques n'y prêtent pas attention.

C'est là, à mon sens, la faiblesse principale de l'essentialisme. Il a présenté une critique vigoureuse de l'obsession de l'efficacité qui règne effectivement dans notre société et qui se traduit dans la conception technique de nombreux dispositifs et systèmes ; mais il n'a pas démontré que cette attitude exprime l'essence de la technique effective, telle qu'elle a existé dans l'histoire, qu'elle existe aujourd'hui et qu'elle pourra exister dans l'avenir. Si l'essentialisme est aveugle à ses propres limites, c'est parce qu'il confond l'attitude et l'objet, l'obsession moderne de l'efficacité et la technique en tant que telle.

Sans doute les technologies modernes sont-elle porteuses de dangers réels. Et je peux admettre qu'elles doivent comporter certaines caractéristiques générales identifiables qui nous permettent *parfois* d'en déterminer les applications appropriées ou inappropriées. Bien que je comprenne qu'on puisse tracer des limites étroites dans de tels cas, je conteste qu'on doive en rester là. « L'essence » de la technique réelle, celle à laquelle nous avons affaire dans toute sa complexité, ne se réduit pas au souci de l'efficacité. Les multiples rôles qu'elle joue dans notre vie ne se laissent pas cerner aussi facilement. C'est là qu'intervient la sociologie constructiviste de la technique, qui affirme la spécificité sociale et historique des systèmes techniques, la dépendance de la conception et de l'utilisation de la technique à l'égard de la culture et des stratégies des divers acteurs techniques. Le constructivisme, en somme, a introduit la différence dans la question de la technique.

Cependant il décompose à tel point la question de la technique qu'il est parfois difficile de saisir les réponses qu'il apporte aux questions légitimes que pose l'essentialisme. Il me semble qu'il existe

une distinction fondamentale entre les acteurs techniques, et que c'est elle qui permet de relier les questions sociales aux questions philosophiques. Il s'agit de la distinction entre les positions de domination et de subordination par rapport aux systèmes techniques. Il y a bien, comme le prétendent les essentialistes, des maîtres de la technique dont la relation à un monde réduit à de simples matières premières s'opère par la planification rationnelle. Mais les gens ordinaires sont bien différents de ces constructeurs de systèmes orientés vers l'efficacité sur lesquels se concentrent les critiques de la technique. Pour eux, la technique constitue plutôt une dimension de leur monde vécu. En général, ils ne font qu'exécuter les projets des autres ou habitent un espace et un environnement construits techniquement. En tant qu'acteurs subordonnés, ils essayent de s'appropriier les technologies qui les concernent et de les adapter aux significations qui ordonnent leur existence. Leur relation à la technique est donc beaucoup plus complexe que celle des acteurs dominants (qu'ils peuvent être également, à l'occasion).

Les analystes de la technique qui s'intéressent aux données empiriques se plaignent souvent que la philosophie de la technique argumente en des termes trop généraux et abstraits, illustrés dans le meilleur des cas par des exemples aussi simples que le célèbre marteau de Heidegger. Cela pourrait expliquer pourquoi tant de philosophes ont négligé l'importance de la distinction entre ces deux types d'acteurs. Pour illustrer ma thèse, je propose donc d'examiner un objet technique plus complexe, mais également plus caractéristique : la maison.

Pourquoi la maison ? La maison n'est pas un dispositif, mais un environnement de la vie quotidienne extrêmement riche en significations. Cependant elle est aussi devenue peu à peu un enchaînement très élaboré de dispositifs. Oubliez le vieux manoir. Une maison est aujourd'hui un centre de technologies électriques, de techniques de communication, de chauffage, de tuyauterie, et bien entendu de techniques mécanisées de construction. Pour l'entrepreneur, la maison est *essentiellement* cela. Le fait que nous, qui occupons la maison, la voyons d'un œil romantique, que nous dissimulons beaucoup de ses dispositifs ou les revêtons d'apparences traditionnelles et que nous y vivons au lieu de la manier comme un outil, tout cela masque son caractère fondamentalement technique. En réalité, elle est bel et bien devenue la « machine à habiter » prévue par Le Corbusier dès les années vingt.

Mais, incontestablement, la maison appartient aussi à notre monde vécu et n'est pas un simple dispositif efficace destiné à atteindre des objectifs. Bien entendu, elle atteint des objectifs, comme par exemple celui de nous abriter des intempéries, mais elle fait évidemment bien plus que cela et appartient plus que tout au domaine du sens. Nous avons « domestiqué » la maison technicisée et nous nous la sommes appropriée de maintes façons qui n'ont que peu de rapports, voire aucun, avec l'efficacité. C'est dire que l'essence de la technique, quelle qu'elle soit, doit inclure par principe cette complexité. Elle doit comporter des catégories permettant d'identifier les aspects de la maison qui sont irréductibles à un rapport moyens-fins.

Les essentialistes répondent que si l'on analyse cet exemple, on obtient les deux moitiés de leur perspective dualiste. Considérée comme un ensemble de dispositifs, la maison, tout au moins sur le plan conceptuel, est différente de la maison en tant qu'environnement humain. Le premier plan appartient au domaine de la technique, l'autre au monde vécu des significations. Par exemple, on peut distinguer analytiquement d'une part, le fonctionnement du circuit électrique en tant que dispositif technique, et d'autre part, la chaleur et la lumière que nous percevons dans l'espace où nous vivons, certes obtenues grâce à l'électricité mais qui prennent un sens en termes d'archétypes traditionnels tels que le foyer.

Cette distinction a une validité certaine. Sans elle, il n'y aurait aucune discipline technique. Mais d'ordre analytique au départ, elle aboutit en définitive à une différence ontologique, comme si la technique et la société constituaient deux réalités séparables – ou, en termes plus sophistiqués, deux « pratiques » – agissant l'une sur l'autre à leur interface. Le dualisme essentialiste découpe le monde vécu de la technique dans lequel ces deux dimensions sont immédiatement présentes, et détache la technique de l'expérience que nous en avons. Mais d'un point de vue empirique, ces deux dimensions – le dispositif et la signification, la pratique technique et le vécu – sont inextricablement mêlées : l'utilisateur est parfaitement conscient que la chaleur, qui signifie accueil et sécurité lorsqu'il rentre chez lui, est apportée par l'électricité. Les deux aspects de l'expérience se qualifient l'un l'autre.

Naturellement, les associations « subjectives » que les utilisateurs établissent avec la technique semblent n'avoir aucune pertinence pour les promoteurs qui recherchent le profit ou pour les

disciplines techniques auxquelles ils ont recours, et qui fonctionnent exclusivement en termes de relation de cause à effet. De sorte que si l'on fait reposer la philosophie de la technique sur l'idée que les acteurs techniques dominants se font d'eux-mêmes, on peut conclure que le sens est extrinsèque à la technique en tant que telle. Ce serait pourtant une erreur. Même si le sens ne joue aucun rôle dans des disciplines techniques considérées à un moment précis, *il est une donnée pertinente dans l'histoire des techniques*. Les significations vécues par les acteurs subordonnés s'incarnent dans des conceptions techniques ; à chaque étape de son développement, un dispositif sera l'expression de toute une série de significations qui ne dérivent pas de la « rationalité technique » mais des pratiques des usagers dans le passé. Prise comme un phénomène total, la technique doit donc inclure la dimension de l'expérience, puisque l'expérience que les gens ont des dispositifs a une influence sur l'évolution de leur conception. C'est là une conclusion abondamment établie par la sociologie constructiviste et l'histoire sociale de la technique.

Cette approche non essentialiste a des implications politiques. Les utilisateurs ordinaires perçoivent plus facilement que les dirigeants et le personnel techniques certaines des significations incorporées dans une technologie. Un dirigeant peut voir qu'une nouvelle machine est plus efficace, mais le travailleur qui doit s'en servir observe qu'elle évacue aussi de l'atelier tout besoin de compétence et d'initiative. Le pollueur sera moins enclin à faire le rapport entre l'environnement et la technique que la victime de la pollution. Et ainsi de suite. Donc, ce que l'essentialisme conçoit comme une distinction ontologique entre la technique et le sens, je le vois pour ma part comme un terrain de lutte entre différents types d'acteurs entretenant des relations différentes à la technique et au sens¹.

L'intérêt pour la qualification des ouvriers ou pour l'environnement peut bien entendu être écarté au motif qu'il représenterait un

1. On trouvera l'arrière-plan de cette discussion dans la théorie de Lukacs des formes réifiantes et déréifiantes de la conscience, associées aux différentes positions de classe. Il écrit par exemple, dans *Histoire et conscience de classe* : « Les différences quantitatives dans l'exploitation qui ont, pour le capitaliste, la forme immédiate de déterminations quantitatives des objets de son calcul, apparaissent nécessairement au travailleur comme les catégories décisives et qualitatives de toute son existence physique, mentale, morale. Etc. » [1960, p. 208]. J'ai généralisé cette approche à la technique tout entière, au-delà de la production.

simple contexte, n'appartenant pas intrinsèquement à la technique. Mais pour comprendre celle-ci dans toute sa complexité, il faut tenir compte de l'observation de Don Ihde que la « technique n'est ce qu'elle est que dans un certain contexte d'utilisation » [Ihde, 1990, p. 128]. Les contextes de la technique, ce sont par exemple, son rapport à la vocation, à la responsabilité, à l'initiative et à l'autorité, à l'éthique et à l'esthétique – au domaine du sens en somme. Dans la conclusion de ce livre, j'expose une théorie socio-historique de la technique qui vise à prendre en compte le rôle du contexte. J'y explique que les éléments invariants qui constituent le sujet et l'objet techniques sont modifiés au cours de leur actualisation dans des acteurs, des dispositifs et des systèmes techniques particuliers, par des variables sociales contextualisantes spécifiques. Les technologies ne sont pas seulement des dispositifs efficaces ou des pratiques visant à l'efficacité; elles comprennent également leur contexte dans la mesure où celui-ci est internalisé dans leur conception même et dans leur mode d'insertion sociale.

Il me semble que cette démarche tient compte d'une grande partie de la contribution critique apportée par l'essentialisme tout en permettant une réflexion sur la réforme de la technique. Je ne vois pas en effet comment le point de vue essentialiste serait à même de proposer un programme de réforme constructif. Tout au plus pourrait-il suggérer que des limites plus étroites soient tracées autour de la sphère livrée à la domination technologique. Mais une telle approche n'offre aucun moyen d'améliorer l'existence de chacun au sein de cette sphère.

Cette approche est peu féconde, comme ont pu le constater les militants qui interviennent dans les domaines techniques. C'est là le paradoxe de l'essentialisme : tout critique qu'il soit, il finit par se ranger implicitement à l'avis des technocrates pour lesquels les luttes menées par ceux qui essaient d'infléchir la technique ne peuvent conduire à aucun résultat important. Mais comme la technique embrasse une part de plus en plus vaste de la vie sociale, ces luttes sont vouées à devenir plus fréquentes et plus importantes. Pouvons-nous nous satisfaire d'une philosophie de la technique incapable de les comprendre? Ce n'est pas en nous détournant de la technique pour nous intéresser au sens que nous obtiendrons des changements réels; c'est lorsque nous comprendrons la nature subordonnée de la position à laquelle nous sommes assignés dans les systèmes techniques et que nous commencerons à intervenir au niveau de leur

conception en faveur d'une vie qui ait un sens et d'un environnement qui soit habitable. C'est à ce projet que cet ouvrage se voue.

Les questions ici évoquées intéressent les gens de toute conviction politique, mais je crois qu'elles sont d'une importance particulière pour la gauche. L'argument de base du marxisme affirmait que la médiation technique du travail allait créer une nouvelle classe inférieure dotée d'un potentiel sans précédent d'autodétermination. La révolution était censée résulter de cette transformation. Cette prévision ayant échoué, le marxisme a été éclipsé par de nouveaux mouvements sociaux qui se définissent généralement par l'identité de leurs acteurs – le mouvement des femmes, le mouvement pour les droits des homosexuels, celui des écologistes, des diverses professions, des ouvriers, etc. Malheureusement, aucun principe commun n'a encore émergé qui leur permette de s'unifier afin d'offrir une alternative politiquement convaincante. L'idée séduisante que la démocratie radicale pourrait favoriser cet objectif n'a eu jusqu'ici que peu d'influence. Elle est tellement abstraite qu'elle ne détermine aucune démarche politique concrète, et elle ne fait guère plus en réalité que d'entériner les divisions mêmes qu'elle espère surmonter [Laclau et Mouffe, 1985]. Mais peut-être pourrait-elle se charger de contenu en s'attaquant à la question de la technique.

Au-delà de la confusion née de la dimension identitaire des nouveaux mouvements sociaux, la question de la technique peut fournir le principe d'une unification possible, car elle est souvent l'enjeu de leurs luttes. Par exemple, quand les femmes ont exigé des méthodes d'accouchement différentes, quand les malades atteints du SIDA ont revendiqué l'accès aux traitements expérimentaux, ils ont mis la technique médicale au défi d'intégrer dans sa structure une gamme plus étendue de besoins humains. Les écologistes qui réclament des changements dans les techniques de production afin de préserver la nature et la santé humaine devraient pouvoir se reconnaître dans de telles luttes. De même, quand les ouvriers refusent l'intensification du travail que permet l'informatique et exigent qu'on exploite celle-ci d'une autre façon, c'est à une tentative de modifier la technique et les postulats inscrits dans la conception technique que l'on a affaire. Les utilisateurs d'ordinateur qui ont introduit en France et aux États-Unis la communication humaine dans des réseaux à l'origine conçus pour la transmission de données ont réalisé une innovation technique émancipatrice.

Dans toutes ces interventions démocratiques, les experts finissent par collaborer avec le public pour transformer la technique. Aujourd'hui, le processus est encore intermittent et conflictuel, mais on peut raisonnablement supposer que le contrôle social des technologies s'étendra par la suite et sera institutionnalisé sous des formes plus durables et plus efficaces. Quelles sont les implications de cette perspective pour la démocratie ? C'est la question politique de la technique. La réponse de Marx, c'était le socialisme et l'administration de la production par les producteurs associés. Et en effet, cette question nous ramène encore à Marx, à l'idée que la médiation technique ouvre de nouvelles possibilités à une intervention d'en-bas. Mais il y a longtemps que la technique ne se limite plus à la sphère de la production, comme au temps de Marx. Ce n'est qu'en élargissant la question politique de la technique et en y incluant tous les aspects de la société qu'elle pourra de nouveau redevenir pertinente pour notre époque. Ainsi conçue, elle pourrait un jour permettre à la gauche de formuler la vision utopique d'une modernité rédimée de ses péchés.

(Re)penser la technique est le troisième d'une série d'ouvrages que j'ai consacrés à ces problèmes. *Critical Theory of Technology* [1991] traitait des contradictions de la perspective marxiste et faisait le lien entre la théorie du procès de travail et la critique par l'école de Francfort de la domination de la nature. L'argument de cet ouvrage reposait sur l'opposition entre les formes capitalistes et les formes « subversives » de la rationalisation. Dans le cadre d'une analyse plus développée de la politique de la technique, je l'appelle maintenant « rationalisation démocratique », bien que dans certains domaines, telle la production artistique, « subversion » soit toujours le terme le plus approprié. *Alternative Modernity* [1995] présentait une version constructiviste de ma thèse de base appliquée à la critique de la technocratie et du postmodernisme. Le livre analysait des exemples tirés de la médecine et de l'informatique, et prolongeait la démarche en examinant des problèmes de culture nationale, avec une attention toute particulière portée au Japon. *(Re)penser la technique* clôt maintenant le cycle en mettant à jour l'origine politique radicale de l'anti-essentialisme et en mettant directement en cause les principaux théoriciens de la technique.

Ce projet se présente dans une période favorable. Selon Francis Sejersted, nous entrons dans une nouvelle phase de réflexion normative sur la technique, résultant d'une longue évolution qui a conduit « du déterminisme technologique au constructivisme social, pour aboutir à une théorie politique de la technique » [Sejersted, 1995, p. 16]. La réaction contre le déterminisme a attiré l'attention sur le caractère contingent du développement technologique, ce qui a à son tour ouvert la voie à une réaffirmation du politique. C'est exactement l'objet du présent livre. Je commencerai par le problème du déterminisme et la réaction politique qu'il a suscitée dans les nouveaux mouvements de gauche et les mouvements écologistes²; je m'appliquerai ensuite à tirer les conséquences de cette réaction pour la théorie sociale, et je me tournerai alors vers les problèmes fondamentaux que soulève un renouvellement de la philosophie de la technique.

* *
*
*

Je suis redevable, pour la rédaction de ce livre, à de nombreuses personnes. Francis Sejersted m'a invité plusieurs fois au Centre de TMV pour la recherche sur la technique et la culture à l'université d'Oslo, où plusieurs chapitres ont été écrits et présentés pour la première fois. Je dois à Augustin Berque une invitation à passer un mois à l'École des Hautes Études en sciences sociales à Paris. Des versions de plusieurs chapitres ont été écrites à cette occasion. Une grande partie de la rédaction de ce texte a été subventionnée par la National Science Foundation. Je suis reconnaissant à Rachelle Hollander de m'avoir encouragé à soumettre ce projet. Je dois également des remerciements à Walter Murch pour son aide pour la couverture et à Anne-Marie Feenberg pour ses nombreuses contributions.

2. Cette partie n'est pas reprise dans la présente traduction française (NdT).

Plusieurs chapitres de ce livre reprennent des articles déjà publiés : « Heidegger, Habermas, and the Essence of Technology », Special Studies Series of the Center for Science & Technology Policy and Ethics, Texas A & M University, 1997; « Marcuse or Habermas : Two Critiques of Technology », Inquiry, 39, 1996; « Subversive Rationalization : Technology, Power and Democracy », Inquiry, 35, 1992.

*Andrew Feenberg
La Jolla, août 1998*